

Les Carnets d'Eucharis

hiver 2016

N° 48

Les Carnets d'Eucharis

vibrations

de langue et d'encre

●●●●●●●●●● Poésie Littérature Photographie | Arts plastiques ●●●●●●●●●●

ISSN 2116-5548

ARBRES D'HIVER / WINTER TREES



Les lavis bleus de l'aube se diluent doucement.
Posé sur son buvard de brume
Chaque arbre est un dessin d'herbier —
Mémoire accroissant cercle à cercle
Une série d'alliances.

Purs de clabaudage et d'avortements,
Plus vrais que des femmes,
Ils sont de semaison si simple !
Frôlant les souffles déliés
Mais plongeant profond dans l'histoire —

Et longés d'ailes, ouverts à l'au-delà.
En cela pareils à Lédas.
Ô mère des feuillages, mère de la douceur
Qui sont ces vierges de pitié ?
Des ombres de ramiers usant leur berceuse inutile.



SYLVIA PLATH

The wet dawn inks are doing their blue dissolve.
On their blotter of fog the trees
Seem a botanical drawing —
Memories growing, ring on ring,
A series of weddings.

Knowing neither abortions nor bitchery,
Truer than women,
They seed so effortlessly !
Tasting the winds, that are footless,
Waist-deep in history —

Full of wings, otherworldliness.
In this, they are Ledas.
O mother of leaves and sweetness
Who are these pietas ?
The shadows of ringdoves chanting, but easing nothing.

EVA BESNYÖ

Photographe néerlandaise
d'origine hongroise

...

1910–2003

...

SELF-PORTRAIT



© EVA BESNYÖ – *Self-Portrait, Berlin 1932* © *Eva Besnyö – Maria Austria Instituut Amsterdam*

■ JEU DE PAUME

<http://www.jeudepaume.org/?page=article&idArt=1593>



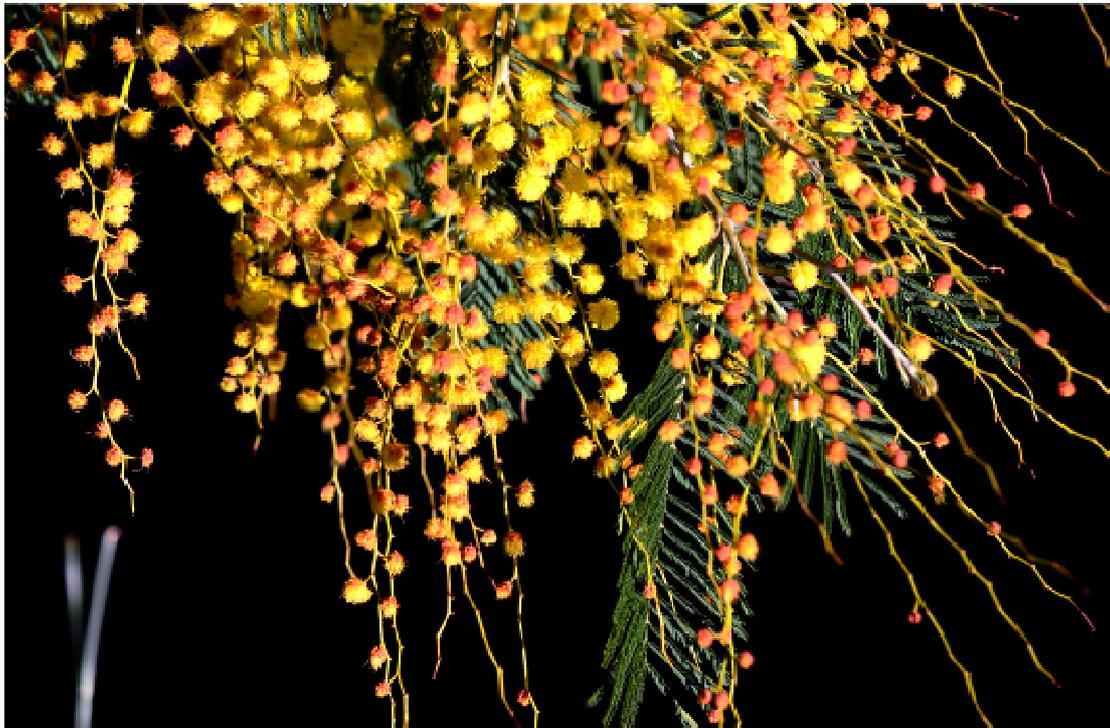
© EVA BESNYŐ – 1932



NATHALIE RIERA
CHANTIER PHOTONUMERIQUE
...
ARBRE D'HIVER, 2016



© NATHALIE RIERA – PHOTOGRAPHIE NUMERIQUE
ARBRE D'HIVER – FEVRIER 2016



PHOTOGRAPHIE
EVA BESNYÖ

NATHALIE RIERA
ARBRE D'HIVER

[AUPASDULAVOIR]

Du côté de la poésie&de la prose

MARTIN ZIEGLER [Chemins à fleur autrement blancs] [Foery] [notes Laura Fiori]

CLAUDE BRUNET [Vérone & La Piazza delle Erbe & Trieste, libera il tuo futuro]

NATHALIE RIERA [Journal de Trieste – extraits]



INGER CHRISTENSEN

Alphabet



PIER PAOLO PASOLINI

La longue route de sable

[CLAIRVISION]

----- ● ● ● ----- [Notes monochromes de Jacques Sicard]

[DES LECTURES/DES PORTRAITS]

[Ezra Pound, Posthumous Cantos] par Claude Minière

[NOUVELLES PARUTIONS]

CHEMIN DE FER – LE SEUIL – ARFUYEN – LE BRUIT DU TEMPS – L'ATELIER CONTEMPORAIN – ...

Claude Simon – Robert Musil – Hart Crane – Philippe Jaccottet – Maryline Desbordes



Au format livre numérique/CALAMEO
<http://www.calameo.com/subscriptions/37620>



AU PAS DU LAVOIR

Martin ZIEGLER
Claude BRUNET
Nathalie RIERA

| © LES CARNETS D'EUCARIS
●●●●●●●● Poésie | Littérature Photographie | Arts plastiques ●●●●●●●●
Nathalie Riera

Martin Ziegler



extraits

■ Notice bio-bibliographique

Né en 1956 en Allemagne à Stuttgart, Martin Ziegler est un auteur français de poésie.

[Chemins à fleur autrement
blancs]

| © L. Mauguin, 2000



La bouche s'écrite
fondant le feu froid
la clairière s'étoile à partir des routes
un bouquet de basilic habite
un sein pour tresser la main en panier

vacance de la roche

les chemins de campagne nous reconduisent sous leur couverture de givre
le prédicat et la faux s'amenuisent devant le ciel
de l'herbe

le soir aimait

[FOERY]

| © L. Mauguin, 2011



cerfs d'éternités dénaissantes
hors portée labourant
cerfs dérobés

écuelle et nourriture
ne uter

plénitude qui jamais ne concevra
se gravir
sine die

[NOTES LAURA FIORI]

| © L. Mauguin, 2011



Doucement la ville retire son vaste drap de brume crème couvrant ses eaux autrement sombres comme au loin dans la mémoire, et doucement s'étirent ses reines sous les draps moites depuis avant l'aube désertés à cloche-pied par leurs maris pêcheurs qui ne s'en retourneront qu'au moment de la polenta après être passés aussi obligatoirement qu'à l'octroi, à la vaccination ou à la pesée chez « Nonno » où flotte maintenant dans l'air une odeur de javel, de saumure et bien sûr de café qu'il est bon de prendre à la terrasse devant le petit port forcément vide à cette heure où la ville se réveille, où tout semble s'offrir mais où rien ne s'offre qui ne serait sans avenir. D'heure en heure plus las, le cœur las, la mémoire molle, les pensées dans un dédale sans murs vagabondent ou ricochent d'un impossible à l'autre jusqu'au soleil.

.....
Ile d'Yeu, ou Belle-île, Épiphanie

De la baie battue par les bourrasques de pluie mêlée d'un peu de neige au blanc, gris cendre, presque blanc quand la lune par intermittence perce. D'un souffle. Malgré la pluie et jusqu'à ce qu'elle cesse, et au-delà. Au frêne scintillant de ses bourgeons noirs, aux rosiers nus, aux nombreux oiseaux, merles, vanneaux, pies, geais, mésanges, au fermier qui saute d'un sillon à l'autre, le jeune soleil, comme souverain, sans la moindre tache d'aube, révèle la scène.

Claude Brunet



Claude Brunet | © Nathalie Riera
Ile de Porquerolles (Var), mai 2015

Vérone & La Piazza delle Erbe
& Trieste, libera il tuo futuro

■ Notice bio-bibliographique

Né en Provence, Claude Brunet passe une partie de son enfance dans la ferme familiale. Puis son itinéraire à tiroirs l'amène successivement à Nice, Valence, Avignon et Marseille où il vit actuellement et enseigne comme Professeur d'Education Physique. Homme du sud et observateur de son temps, il porte un regard curieux et souvent décalé sur le monde, ce qui fait de lui un esprit sans frontières. Il a publié deux recueils de poésie chez l'éditeur Stéphane Landois de l'Atelier du Hanneton à Charpey 26300 (atelier typographique dans la Drôme) : "Journal du dedans" (1996) et "Ordinaires" (2000).

[V é r o n e]

| © 2016



Une tomate bue et croquée avec toi, sur une aire de l'*autostrada* en direction de Vérone. Chaleur torride de ce mois d'août. 38 degrés dit le thermomètre de la voiture.

À Vérone nous y arrivons enfin. Nous cherchons la *via Magellano*, du nom du navigateur portugais. Nous aussi naviguons ferme pour trouver notre route dans le dédale des rues de la ville de Juliette. Questionnement des passants. Le premier est un laveur de voitures, en nage dans sa salopette de mécano. Il s'essuie le front et nous renseigne grosso modo. Le deuxième voit qu'on cherche et s'arrête au milieu de la rue, fait marche-arrière, nous demande de le suivre et à travers la portière dit en italien que c'est juste après le *semaforo*, le feu rouge. Le troisième, que c'est là, qu'on y est. Et en effet, on y est, *via Magellano*. Il n'y a plus qu'à trouver l'appart-hôtel niché tout près du fleuve Adige. Ainsi, en mode GPS/passants il a suffi de trois Véronais pour qu'on arrive à destination, mon Indienne et moi.

.....

[L a P i a z z a d e l l e E r b e]

| © 2016



Prendre le bus 62 de 11h31 à l'arrêt *Magellano* pour aller au centre de Vérone. La chaleur est déjà étouffante. L'an prochain on ira en vacances au Danemark tu me dis en souriant.

Arriver à la porte *Borsani*, l'un des emblèmes historiques de la ville, prendre une rue piétonne qui débouche sur une longue place, la *Piazza delle Erbe*. J'aime les places, presque toutes les places et notamment les places italiennes. Une respiration architecturale dans la ville. Un lieu de croisements, de rencontres, de bruit et parfois de silence, de promenades plus ou moins lascives. Une fontaine coule là, en plein milieu. L'eau y est froide. On s'y rafraîchit, on s'y asperge, on s'y humecte. Un moment de pur plaisir dans cette fournaise. J'ai envie de plonger dedans tout habillé comme l'aurait peut-être fait Byron qui en est mort lui, de se jeter dans les canaux, les rivières et les fontaines glacées. Tu t'y rafraîchis aussi, tu prends un peu d'eau dans tes mains et la fait couler lentement sur ta peau, sur tes bras, sur ton visage, sur ta nuque. J'aime tes gestes lents et délicats qui se méfient de l'eau froide. À un moment, tu soulèves ta longue jupe d'Indienne, tu soulèves furtivement ta longue jupe d'Indienne sur tes jambes et la naissance de tes cuisses, pour t'asperger d'eau fraîche. Cet instant a duré une seconde. Juste le temps de te prendre en photo.

.....

[TRIESTE LIBERA, IL TUO FUTURO]

| © 2016



À Trieste, quand on y est arrivé tous les deux par la route, en plein soleil et en pleine canicule, sur les hauteurs d'une sorte de corniche, j'ai été saisi littéralement par l'immensité bleu et or de la mer qui s'ouvrait devant nous. Dès ce moment-là, dès ce choc-là, nos appareils photo ont commencé à crépiter... Cette impression première, je pourrais dire cette vision – presque violente tellement elle était éblouissante –, cette vision qui prend d'un coup tout le corps et tout le regard, augurait bien du caractère affirmé et de la personnalité singulière de la ville que nous allions découvrir.

Il a suffi de quelques déambulations dans les rues pour se rendre compte que cette ville n'était pas comme les autres. Trieste n'est pas simplement paisible et tranquille de son présent, elle est nue de l'histoire qui habite son passé.

En sortant de notre logement – une vieille mansarde sous les toits, parfaitement restaurée –, prendre à droite tout en bas de la *Via delle Mura*. Une rue étroite aux murs serrés et hauts. Tomber très vite nez à nez avec la *Piazza Unità d'Italia* qui débouche sur la mer avec au loin le port. Au milieu, la *Fontaine aux 4 continents* ainsi qu'une statue de femme lançant une hallebarde, la hallebarde, symbole de la ville. Le tout ceinturé par des bâtiments monumentaux comme l'Hôtel de Ville. Ce n'est pas rien une place italienne qui s'appelle Unité de l'Italie. Autrement dit, une ville qui à elle seule, réunifie tout un pays. L'unité récemment retrouvée – quelques décennies seulement –, après les déchirures, les résistances, les guerres, les renaissances. Stupéfaction d'apprendre que la Grande guerre (drôle de terme consacré et retrouvé dans un guide, pour désigner une pareille boucherie ! Et une guerre peut-elle être grande... ?), guerre donc, qui a vu s'entre-tuer des centaines de milliers de soldats italiens et austro-hongrois sur les collines et territoires environnants, notamment sur les plateaux karstiques. Morts parce que conduits là par des chefs belliqueux et insensés qui voulaient tous, et à tout prix, l'accès à la mer. 100.000 d'entre eux, 100.000, sont enterrés un peu plus haut, dans la province de Gorizia, sur la commune de Redipuglia. Plateaux karstiques qui ont vu aussi, à la fin de la seconde guerre mondiale, le massacre des *Foibe* – cavités, fosses, en frioulan -, qui sont des crevasses, des grottes naturelles verticales dont celles de Basovizza, à quelques encablures de Trieste, du haut desquelles on a précipité des milliers de personnes, des fascistes d'abord puis des opposants à Tito, italiens ou slaves. Trieste s'est forgé son caractère au fil de son histoire tourmentée. Trieste a acquis sa liberté de haute lutte et c'est là que nos lectures, guides, livres et autres, passés dans nos mains, rejoignent ce qu'on peut ressentir et voir en marchant simplement dans les rues. Trieste est fière, impétueuse et politique. Pour preuve ces inscriptions en grosses lettres capitales sur la façade d'un bâtiment officiel du centre-ville : TRIESTE LIBERA, IL TUO FUTURO (1) et au-dessus : WELCOME TO THE FREE TERRITORY OF TRIESTE (2). En anglais pour que tout passant comprenne ou se souvienne. Jamais vu cela ailleurs. Et dans une autre rue, plus petite et plus confidentielle, sur un mur près d'un bar où on sent une certaine effervescence, ce graffiti en noir : « *L'unico fascio buono è quello*

morto », Le seul bon fasciste est un fasciste mort... Les auteurs du graffiti n'oubliant sans doute pas que Mussolini était venu en 1938 haranguer la foule sur le balcon du fameux Hôtel de Ville, en annonçant l'instauration des lois raciales et fascistes en Italie. Puis que le régime nazi avait installé en 1943, près de Trieste, le seul camp de concentration de toute l'Italie à la *Risiera di San Sabba* – et nous avons visité tous les deux, circonspects et silencieux, ce lieu encore sordide avec des cellules dans leur état d'origine et l'emplacement de ce qui était le four crématoire –, ce régime nazi incarcérant et assassinant des milliers de juifs, de communistes, de tziganes et de résistants. Une façon d'avertissement aussi ce graffiti, pour que l'histoire ne se répète pas...

C'est toi, la femme à mes côtés, qui m'a proposé d'aller à Trieste. Tu as commencé à m'en parler à Turin, l'été d'avant, quand on est allé au Musée du Cinéma que j'avais surnommé le Musée de l'Amour à cause de nous. Je ne connaissais pas avant ou si peu. Je savais seulement qu'elle était quelque part tout en haut et à droite de la botte, à l'extrême nord-est de l'Italie et qu'elle faisait face à la mer adriatique, à la frontière avec ce qu'on appelle les anciens pays de l'Est. Tu m'avais parlé aussi de Claudio Magris et de quelques autres écrivains et poètes dont James Joyce, qui avaient compris et aimé avant nous la Trieste insoumise et cosmopolite, la Trieste point de rencontre entre Orient et Occident, la Trieste entre blancheur karstique et bleu adriatique. Pareil pour Rainer Maria Rilke qui avait élu domicile au château de Duino. Trieste est un lieu de passions, de blessures, de cicatrices et par-là même, en contre-point, un lieu de rêve, de contradictions et d'aspirations à un monde meilleur. Pour toutes ces raisons, un terreau et un berceau littéraire.

Tu as émis l'idée de voir, d'entr'apercevoir Claudio Magris que tu as lu et apprécié. Avec le projet de lui laisser peut-être les Carnets d'Eucharis. On a donc cherché où se trouvait le *Caffè San Marco*, sachant que l'écrivain y avait ses habitudes et même son coin réservé. Pas compliqué à trouver sur le plan. Après la *Piazza della Borsa*, remonter la *Via Battisti*. L'*Antico Caffè San Marco* est là au numéro 18. L'endroit est superbe, d'époque et d'inspiration viennoise, plafond haut, avec une bibliothèque et un immense miroir dans lequel on joue, tous les deux, à se prendre en photo. James Joyce, Italo Svevo, Umberto Saba et beaucoup d'autres sont évidemment sur les étagères. Beaucoup d'intellectuels mais pas seulement ont refait le monde ici. Fourmillement des idées et des passions. Avec les écrivains, les poètes et les irrédentistes notamment. S'installer sur une table face au grand bar, accrocher mon chapeau à une chaise devant moi. À notre droite, le coin de Magris. Il n'est pas là en ce moment, le serveur nous dit. Aucune chance de le rencontrer donc. Pas grave, le plaisir d'être là reste entier pour nous. Atmosphère. Tranquillité. Tu es concentrée, tu observes et écris ton journal de bord. Je prends des photos et les regarde dans le petit écran de mon appareil. Les clients, souvent seuls ou à deux, lisent, écrivent, conversent ou passent le temps, un verre ou une tasse de café à la main. Au bout d'un long moment, s'en aller, éclairés et ravis. Redescendre la rue Battisti quand une serveuse nous interpelle en courant et ramène tout essoufflée mon chapeau que j'avais oublié, ce qui a le don de nous fait sourire...

Et maintenant Joyce avant que la nuit tombe, je te dis ! Monter dans un bus de la ligne 9 et demander la statue de James Joyce. Une Italienne nous conseille de descendre dans 2 arrêts, au *Ponte Rosso*. À pied, suivre le canal qui nous y mène et tomber sur une peinture murale monumentale tout en longueur et tout en couleur avec ce tag immense : ART IS NOT A CRIME. L'ART N'EST PAS UN CRIME, 2 fois puisque l'image colorée s'imprime aussi en toutes lettres dans l'eau du canal. Tag monumental d'ailleurs retrouvé quelque temps plus tard sous une autre forme et par hasard, sur le mur d'une ferme en montant dans le Queyras. Autre lieu et

même lutte. Une façon universelle de dire au monde que l'art doit être toujours libre et qu'on ne doit pas être puni d'aucune manière parce qu'on exerce son art, quel qu'il soit et où que ce soit. Continuer à longer le quai avant de se retrouver en face de James Joyce, sur le fameux Ponte Rosso. Petit choc de se retrouver au soir couchant devant celui qui a écrit Ulysse, en partie ici. Devant celui qui a vécu plusieurs années dans ce quartier et qui a écrit en octobre 1909 à sa femme Nora : « *La mia anima è a Trieste* », Mon âme est à Trieste. Il a dit aussi dans Ulysse : « *L'homme et la femme, l'amour, qu'est-ce que c'est ? Un bouchon et une bouteille* ». C'est délicieux et c'est Joyce. Je te prends en photo à côté de lui, et à un moment tu t'approches, tends tes lèvres vers la statue et me dis : « *Mes lèvres sont à la hauteur des siennes* ».

Nous rentrons ensuite à la mansarde dans le soleil couchant et tu nous sers un rosé frais en arrivant, après une nouvelle journée de chaleur et de rencontres dans cette ville décidément pas comme les autres. Je comprends que Trieste va compter dans nos vies de voyageurs. Dès le départ, tu as eu la bonne intuition. À Trieste, je m'y sens libre et concerné par l'incroyable histoire douloureuse qui fait sa grandeur. Impressions et sensations qui me ramènent aux peintures d'Egon Schiele terriblement belles et déchirées après être passées par le tamis des stigmates et des fourches caudines de la vie. Terriblement belles et déchirées, comme Trieste.

.....

(1) : TRIESTE LIBRE, TON AVENIR.

(2) : BIENVENUE DANS LE TERRITOIRE LIBRE DE TRIESTE.

Nathalie Riera

Journal de Trieste

■ Notice bio-bibliographique

Née en avril 1966, Nathalie Riera vit en Provence. Elle est l'auteure d'un essai sur la contribution positive du théâtre et de la poésie dans l'espace carcéral : *La parole derrière les verrous* (Editions de l'Amandier, 2007), de recueils de poésie : *ClairVision* (Publie net, 2009), *Puisque Beauté il y a* (Lanskine, 2010), *Feeling is first/Senso é primo* (Galerie Le Réalgar, 2011 - Collection « 1 et 1 » : un artiste et un écrivain - sur les peintures de Marie Herberg), *Variations d'herbes* (éditions du Petit Pois - collection Prime Abord, 2012) ; *Paysages d'été* (Lanskine, 2013). Elle dirige depuis 2008 la revue numérique *Les Carnets d'Eucharis* <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/> (48 numéros) et publie régulièrement en revue. *Les Carnets d'Eucharis* existent désormais en version imprimée, à parution annuelle : « Susan Sontag » (2013), Paul Auster (2015). « Charles Racine & Portraits de poètes » (année 2016).

[extraits]

| © 2016





« les recueils d'expériences et d'observations sont (...)
les seuls livres qui puissent augmenter nos connaissances. »
Buffon

Tergeste, Trst, Trieszt...

Mardi 11 août 2015 – que j'appelle « Jour du Guerrier ». – Une bonne nuit de récupération après avoir été *stanco morto* comme disent les italiens. Petit déjeuner copieux. Temps mitigé. En prévision culinaire, pour ce soir une ratatouille avec riz blanc, et pour ce midi un taboulé avec raisins frais, concombres coupés en petits dés, rondelles de citrons, le tout parsemé de beaucoup de feuilles de menthe. Nous quittons la mansarde *via delle Mura* pour visiter le Musée de James Joyce, à deux pas, *Via Madonna del Mare*. Pas de chance, le musée est fermé, ouvert seulement le matin jusqu'à 13h. Le responsable de la bibliothèque municipale (ou est-il seulement un employé de la mairie) nous fait la faveur d'ouvrir les portes, le temps de visionner un petit film documentaire (en italien) sur le passage de l'écrivain dublinois dans la ville de Trieste. Joyce arrive le 20 octobre 1904, avec son « Oie sauvage », Nora Barnacle. Il est appelé à la Berlitz School of Languages pour y enseigner l'anglais. Le film *Joyce in Trieste* dure environ 15 minutes. Joyce quittera la cité adriatique un moment – ville qu'il considère comme sa seconde patrie après Dublin – et y reviendra, mais ne prolongera pas son séjour, déçu par le climat politique. Trieste est une ville de caractère, on y sent les affres de l'Histoire. C'est ainsi que je perçois cette ville depuis notre arrivée.

Après le musée, nous remontons jusqu'à la *Libreria Nero su Bianco* (conseillé par le bibliothécaire du Musée Joyce) dans l'espoir d'y dénicher quelques livres de poésie en bilingue français/italien. Nous empruntons le *Corso Umberto Saba*. Je me procure *Elegie Duinesi* de Rainer Maria Rilke et *Ossi di Sepia* d'Eugenio Montale. Nous retournons vers la Place Unité d'Italie, et au hasard des rues nous tombons sur *via San Nicoló* où se trouve la fabuleuse librairie antiquaire Umberto Saba. Elle n'est pas ouverte. Sur la façade, on peut lire : UNA STRANA, BOTTEGA D'ANTIQUARIO S'APRE, A TRIESTE, IN UNA VIA SECRETA (Umberto Saba – XV sonetto del l'autobiografia).

QUI
UMBERTO SABA
OPERO'
TRA GLI UOMINI
POETA

Avant de regagner la mansarde *Via delle Mura*, une halte au point d'information de la ville pour y prendre quelques renseignements sur la Rizerie de San Sabba, déclaré le 15 avril 1965, par décret du Président de la République, comme monument national, « *seul exemple de camp de concentration nazi en Italie* ». Nous demandons une carte touristique de la frontière italo-slovène. Muggia est à 14 km au sud de Trieste. Je repère sur la carte deux golfes, celui de Panzano (avant d'arriver dans la ville, juste après avoir quitté l'autoroute pour la SR14) et celui de Trieste. Le Château de Duino surplombe *Golfo di Panzano*.

.....

Mercredi 12 août 2015 – que j'appelle « Jour de Mercure ». – Projets de visites : la Baie de Muggia, puis à 9 km à l'est, Val Rosandra dont on dit le site exceptionnel. Puis poser nos pieds sur le Karst, un énorme plateau rocheux où eurent lieu les massacres des *Foibe*. Nous sommes sans climatisation depuis 24 heures. Pas d'air, pas d'aération, malgré les trois fenêtres ouvertes. C'est assez inquiétant tous ces jours et toutes ces semaines passés avec des températures aussi élevées. J'imagine que cette canicule s'étend sur toute l'Europe depuis des semaines, sans le moindre répit.

C'est hors du centre-ville de Trieste que se trouve *Risiera di San Sabba*. Chair de poule, frissons à l'entrée du bâtiment. Nous achetons un petit livre sur la rizerie et optons pour une visite guidée avec un appareil audio. La visite va durer deux heures. Pour commencer, il y a un plan de la rizerie à l'époque de l'occupation allemande : habitation du commandant – bureaux et logements – garage – bureaux et chambrées pour les militaires SS allemands, ukrainiens et italiens ; au rez-de-chaussée cuisines et réfectoire – bureaux, armurerie et cordonnerie, dépôts ; au rez-de-chaussée « cellules de la mort » – four de séchage transformé en four crématoire – cheminée – chambrées, atelier de couture, cordonnerie ; au rez-de-chaussée 17 microcellules – buanderie, magasins de dépôt des biens confisqués ; aux étages supérieurs les grandes chambres pour les détenus les moins suspects, atelier de couture – dispensaire, dortoir, magasins – dépôts de meubles confisqués dans des appartements et magasins – monte-charge.

J'ai découvert l'existence de ce camp à ma lecture du roman-documentaire *Sonnenschein* de Dasa Drndić. Il m'a fallu plusieurs semaines pour le lire. Travail littéraire de fouilles, de recherches à partir de documents historiques et de témoignages de victimes. Insurrection de l'écrivain croate. *Tout nom cache une histoire*. Je pense à ce livre en même temps que je traverse les différents espaces commentés. Être concentrée sur ce que j'entends, cela m'empêche de consigner dans le carnet. Alors, je prends des photos, en même temps que j'écoute, en même temps que je vois, que j'imagine cette ignominie de l'Histoire. Dans la salle des commémorations, où se tient une exposition historique de la Rizerie, une sculpture de Marcello Mascherini, dédiée en 1998 à la mémoire de toutes les victimes : *Monument d'Auschwitz*.

Je suis Albina Škabar, des environs de Trieste. Ils m'ont d'abord mise nue et m'ont pendue par mes tresses à une poutre au plafond et m'ont battue jusqu'à ce que je perde connaissance. Ils m'ont ensuite poussée dans la cellule numéro 7. La nuit on entendait des cris terribles, des hurlements horribles qui venaient des premières cellules, c'est de là qu'on emmenait d'abord les gens. Je me souviens d'une femme qui criait je suis de Grabovizza, je suis de Grabovizza, vous avez assassiné mon enfant dans son berceau, qu'elle criait. Il y avait aussi là une Olga Fabian, de Slovénie. Je me souviens aussi d'une femme de soixante-sept ans, une Triestine de la Via Milano, elle disait tout le temps je suis innocente, je suis innocente. Le plus pénible c'était l'odeur des cheveux brûlés. Après la guerre, je suis allée une fois à la rizerie et je me suis aussitôt évanouie. (p.295)

Je quitte la salle des commémorations. Les murs de l'extérieur sont épitaphés de plaques funéraires :

CONTRO TUTTE LE DISCRIMINAZIONI
IL CIRCOLO ARCOBALENO ARCIGAY ARCILESBICA DI TRIESTE
RICORDA LE VITTIME OMOSESSUALI DEL NAZIFASCISMO
27 GENNAIO 2005

VITTIME
DELL'ODIO NAZIFASCISTA
QUI
SOFFRIRONO E PERIRONO PER IL LORO
IDEALE DI LIBERTÀ
I MARTIRI
INDIMENTICATI DELLA RISIERA
TRIESTE – 1943-1945

REPUBLIKA
SLOVENIJA
OKTOBER 2010
DIETRO DI NOI UNA NOTTE PENOSA
DAVANTI L'ALBA DELLA LIBERTÀ
CARA MAMMA 5.4.1945
TI SCRIVO PER DIRTI CHE OGGI
VERRÒ FUCILATO.
DUNQUE ADDIO PER SEMPRE.

CARA MAMA ADDIO.
CARA SORELLA ADDIO.
CARO PAPÀ ADDIO.

Je regagne la sortie. Haut-le-cœur. *Dämmerung der Barbaren*. Notre vie est un fragment de cristal.

En voiture jusqu'à Muggia, en Istrie, à 7 km de San Sabba et à 5 km de la frontière italo-slovène. Repas dans un bistroquet 27/a Via d'Alighieri. Repas médiocre. Calamari fritti e insalata con fritte. Il fait toujours aussi chaud. À la une du journal *Il Piccolo* (Giornale di Trieste fondato nel 1881) – Mercoledì 12 Agosto 2015 – *MIGRANTI : Inferno su l'isola greca di Kos è rivolta contro la polizia. BRESCIA : I gestori di una pizzeria ammazzati a fucilate. CROAZIA : Fari "esauriti" per ferie slow. Prezzi da 53 a 102 euro a notte. DISCOTECA A LIGNANO : Droga a una ragazzina, chiuso il kursaal. VINI IN FUG : Caldo ? Sarà vendemmia record. I productori : « Gli ingredienti per un 2015 da ricordare ».*

Nous quittons Muggia. Beaucoup de monde en maillots de bains sur les berges. Les gens souffrent de la chaleur. Nous traversons Valdoltra, Ankaran, puis la première ville de Slovénie, Koper (CAPODISTRIA en italien). La frontière est ouverte depuis 2007 par adhésion de la Slovénie au traité de Schengen. Il faut suivre les panneaux jaunes pour ne pas payer la vignette routière. Pour circuler sur les nationales et les autoroutes, il faut s'acquitter d'environ 15 euros la semaine. Nous suivons les panneaux jaunes, et après Koper, direction Pola, en Croatie. Nous prenons Sicciole. J'ai cru lire sur un panneau « les salins de Sicciole ». Nous nous égarons dans un petit chemin de campagne, rebroussons chemin vers Pola. Il y a à Sicciole une école aéronautique. Il me semble apercevoir au loin les salins. Impossible d'aller jusqu'à Pola, car il faut prendre l'autoroute et nous n'avons pas la vignette. Nous retournons vers l'Italie en reprenant la même route qui longe le bord de mer. Un arrêt baignade. L'eau de mer est moins salée, plus fluide qu'en Méditerranée. Ce sera notre premier bain dans la mer adriatique. On se croirait dans une eau douce de rivière, mais pas aussi fraîche.

On parle à Trieste d'un vent saccageur, avec des rafales pouvant atteindre jusqu'à 220 km/h. En littérature la bora n'est pas un mythe. Roberto Bazlen écrivait que « *s'il y avait toujours quelques têtes brisées, quelques jambes cassées, et différentes excoriations, on estimait que tout était guérissable en huit jours, comme on pouvait le lire dans le *Piccolo* ; en fait, à Trieste, la bora faisait des dégâts beaucoup plus graves que ceux qui résultaient de la fureur civile : l'un des rares cas de l'histoire où les éléments s'avéraient plus destructeurs que l'homme* ». En ce mois d'août, ce n'est pas de la bora que nous souffrons mais d'une chaleur cuisante, même à ce moment du soleil déclinant.

.....

Vendredi 14 août 2015 – que j'appelle « Jour de Vénus ». – Nous décidons de prolonger d'une journée notre séjour à Trieste. Une journée supplémentaire pour visiter le Karst et son haut plateau, ainsi que la ville de Gorizia. Dans le guide Michelin nous essayons de repérer l'énorme plateau de roches. Le point de repère est *Villa Opicina*.

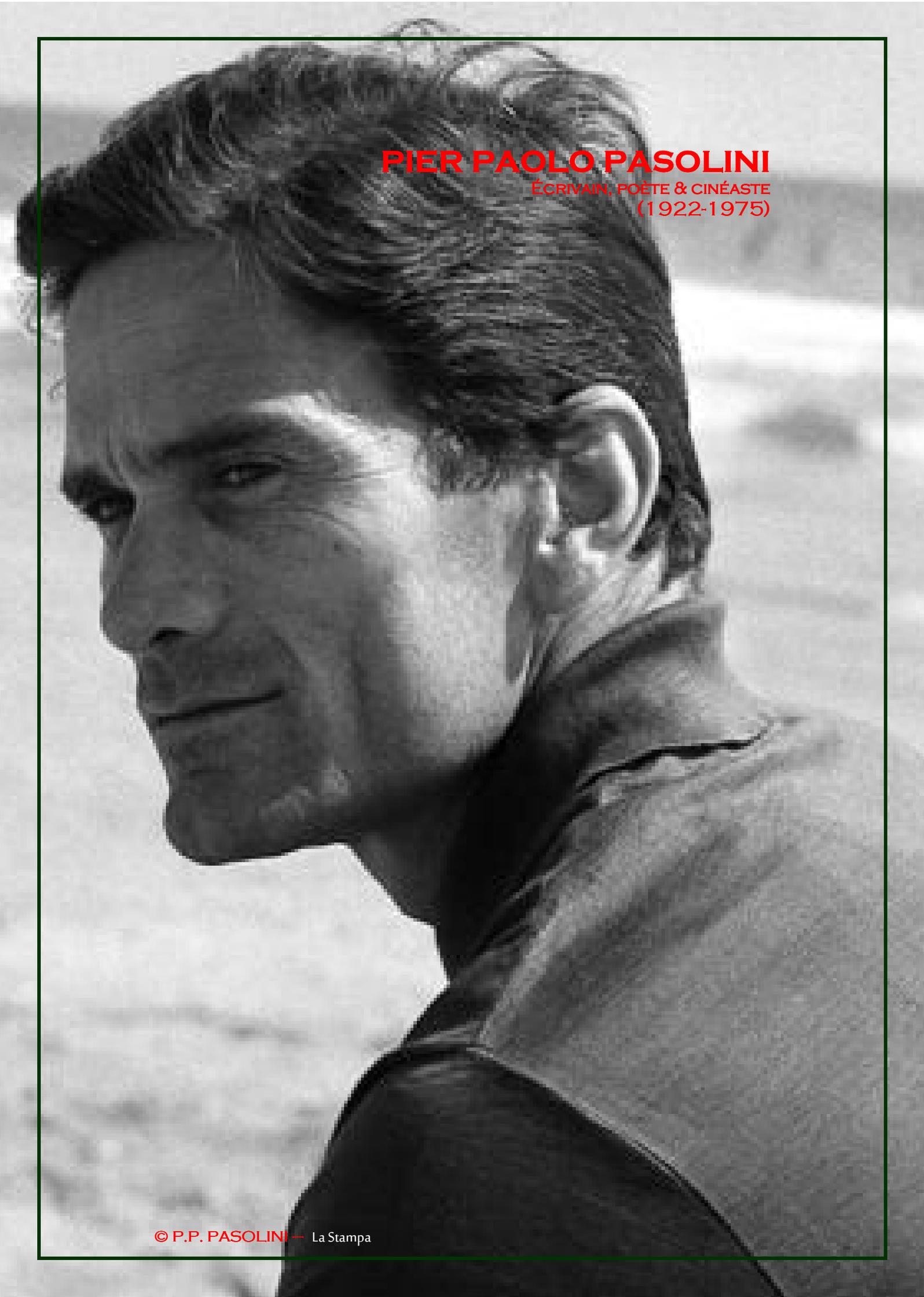
Journée de récupération. Nous restons dans la mansarde une partie de la journée, avant notre sortie au *Caffè San Marco* via Cesare Battisti. Nous traversons la *Piazza Unità d'Italia* et rejoignons l'arrêt de bus. Ligne 9. Soleil de plomb, toujours. À peine 10 minutes pour aller jusqu'au célèbre café fréquenté par Joyce, Svevo, Saba... Ouvert en 1914, détruit durant la guerre par les troupes austro-hongroises, il sera longtemps un lieu de rendez-vous pour les intellectuels et les écrivains. Claudio Magris dit de ce lieu que c'est « *un endroit où vous êtes en paix, où vous lisez, où vous écrivez, où vous discutez* ». Nous prenons place sur une banquette. En face de nous, une dame d'un certain âge lit le journal et s'aère le visage avec un éventail en bois fin. Sur sa droite, un vieux monsieur avec une chemise bleue ciel et des bretelles attenantes à son pantalon. De bonhomie sympathique et familière. Il boit un café et lit une lettre. Ses lèvres s'articulent et sourient. Que peut-il bien lire, qui lui donne cet air enjoué. La dame continue à secouer son éventail. Elle arrache les feuilles du journal, sa tête engouffrée dans le papier, probablement pour lire de plus près. Elle ne porte pas de lunettes de vue. Sur la gauche, à l'entrée du café, on dirait Alberto Moravia. Sur notre droite, un jeune couple attablé. Chacun, un téléphone portable à la main. Occupés à lire ou à surfer sur internet, ils boivent une coupe de champagne sans que leur regard ne se croise. Ils n'ont pas l'air de se lasser. Je te regarde. Tu es concentré sur la visionneuse de ton appareil photo pendant que je consigne ces quelques notes du jour dans le carnet. Le serveur nous apporte la commande. Tu en profites pour lui demander si Claudio Magris vient toujours à San Marco. Le serveur répond que depuis quelques temps il vient un peu moins, et puis c'est l'été, il est invité à des conférences universitaires. Le serveur nous indique la table qui lui est réservée, au fond de la salle, sur notre droite. Il précise n'avoir vu l'écrivain qu'une seule fois dans l'année. Il n'est pas certain de le revoir bientôt.

Depuis le décès de son propriétaire, c'est désormais une société d'assurance la plus importante d'Italie qui est propriétaire des murs de San Marco.

Nous quittons le café, et le temps de photographe l'enseigne, une serveuse nous rejoint avec ton chapeau oublié sur la chaise.

Ce 27 février 2016 : Je n'ai pas encore fini la biographie de Robert Musil *Tout réinventer*. J'en aime le titre. Week-end de pluie. C'était annoncé. À nouveau, et après bien des années, revenue à la source des *Élégies* de Rilke, c'est en même temps comme une relecture d'un passé où je lisais différemment d'aujourd'hui, peut-être moins en profondeur. Je nage et ne connais de la mer que sa surface, mais faut-il avoir le goût de découvrir les fonds marins, sans l'once d'une crainte. Je pense au mot *mère* : une étoile des mers. Que savons-nous d'elle ?

Je pense à ton long corps d'athlète qui a tant gardé de sa jeunesse. Je pense à ce long corps qui n'est aucunement effrayé par cet ailleurs des profondeurs. Je te revois sortir de la poche de ton maillot des coques d'oursins. J'ai appris aujourd'hui que lorsque les tissus d'un oursin mort se dégradent il libère la *lanterne d'Aristote*. On ne sait rien de la mâchoire d'un oursin. C'est le philosophe Aristote qui en donnera la plus vieille description dans son *Histoire des animaux*.

A black and white profile photograph of Pier Paolo Pasolini, looking towards the left. He has dark, wavy hair and is wearing a dark, high-collared jacket. The background is a blurred, light-colored outdoor setting.

PIER PAOLO PASOLINI

ÉCRIVAIN, POÈTE & CINÉASTE
(1922-1975)

Extrait de *La longue route de sable – Trieste, août 1959*

Je n'étais jamais allé dans la banlieue de Trieste, qui s'étend sur la route de l'Istrie et de Pola. Aujourd'hui, c'est jour de fête. Les grandes avenues, les bâtiments populaires, dans un cercle de collines tristes, obscures, sans forme, possédés par la fièvre blanche du dimanche. Tout le monde court on ne sait où : tout semble envahi et agité et, dans le même temps, tout semble vide. On se sent mal. Le ciel est blanc, méchant. Il y a quelque chose de désespéré dans ma course artificielle, à contre-courant. Personne ne prend la route de Pola, à part moi.

Trieste s'arrête, avec les derniers chantiers du port, les derniers bâtiments, contre ces tristes collines fumeuses, contre le rideau blanc du ciel.

Parfois le long de la route qui borde la mer, dans un ensemble ininterrompu de groupes de maisons, de murs infranchissables, on aperçoit une plage, avec des familles, et l'éternel sourire de la jeunesse triomphante. Une brève agitation désolée.

Je passe par Muggia, avec son port, qui reproduit en miniature celui de Trieste, et en plus triste celui de Grado. D'autres plages arides, petites et colorées, au-delà de solides parapets.

Et voilà Lazzaretto, l'ultime plage italienne.

C'est incroyable : ici, l'Italie a un dernier élan, c'est l'Italie comme je ne la voyais plus depuis des centaines de kilomètres.

Sous-prolétariat en fuite ? Colonie méridionale ? Zone sous-développée d'un miséreux arrière-pays triestin ? Mais c'est un fait : la minuscule plage de Lazzaretto pourrait être en Calabre. Un nombre incroyable de personnes – par rapport à l'étroitesse de la crique – s'amassent sur une enceinte de pierres boueuses, de rochers sales, sous de maigres arbres et de pauvres prés. Au centre coule, pour se jeter dans la mer à travers une étendue de sable sordide, un petit ruisseau d'eaux usées. À quelques pas de là, les barrières de la frontière, avec le cagibi des douanes.

Au-delà de la frontière, on ne voit pas âme qui vive : le territoire yougoslave semble inhabité. Pas une seule personne qui se baigne, pas une maison. Plus de soleil : et même, entre les deux tristes bosses des collines, boisées, on voit venir un orage : une trace de nuages bleus. N'y a-t-il donc pas de congés du 15 août en Yougoslavie ? Pas d'été ?

[...]



Lerici © Philippe Séclier

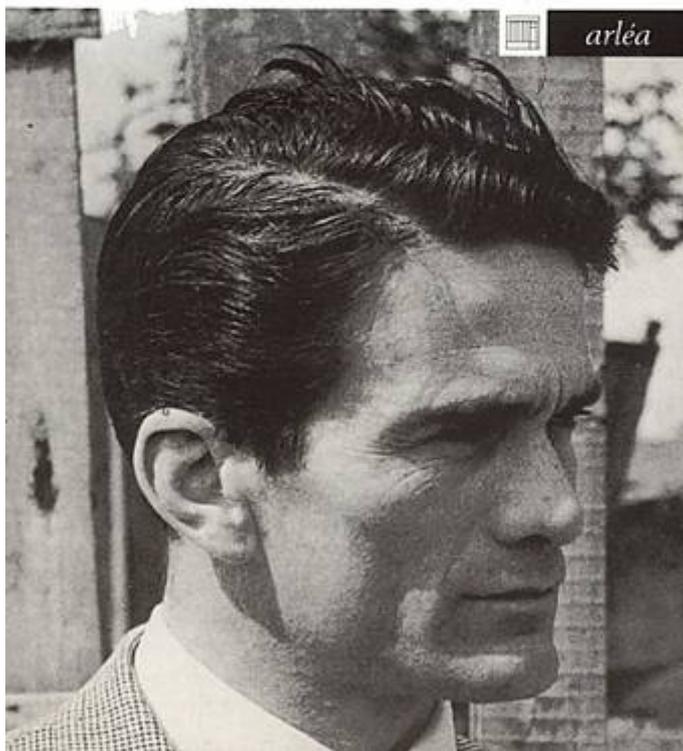
CONSULTER **Lunga strada di sabbia**
Pier Paolo Pasolini e Philippe Séclier

© <http://www.italianways.com/pier-paolo-pasolini-e-philippe-seclier-sulla-lunga-strada-di-sabbia/>



LA LONGUE ROUTE DE SABLE.

Pier Paolo Pasolini



CONSULTER **LE SITE DE L'ÉDITEUR**

| © <http://www.arlea.fr/La-Longue-Route-de-sable>

À la fin de l'été 1959, Pasolini quitte Vintimille, au volant de sa Millecento, pour rejoindre Trieste par la côte adriatique. Il traverse alors des villes et des paysages italiens, dévoré par la splendeur et la fragilité des lieux et des hommes, dévoilant au gré des rencontres leur vérité, et la sienne. Toute l'Italie des bords de mer nous est alors offerte par la magie du verbe de ce poète, ce touriste singulier qui entretient avec lui-même une longue réflexion sur la vie, la beauté et la mort.

(Pier Paolo Pasolini, *La longue route de sable*, Arléa, 2006)



Inger Christensen



DR (internet)

[alphabet]

■ SITES À CONSULTER

Ypsilon éditeur

| © <http://ypsilonediteur.com/fiche.php?id=122>

Terres de femmes – La chambre peinte / Un récit de Mantoue

| © http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2015/12/inger-christensen-la-chambre-peinte-un-r%C3%A9cit-de-mantoue-par-ang%C3%A8le-paoli.html

Poetry Foundation

| © <http://www.poetryfoundation.org/bio/inger-christensen>



•

9.

les glaciations existent, les glaciations existent,
la glace de l'océan glacial et la glace du martin-pêcheur ;
les cigales existent ; la chicorée, le chrome

et l'iris jaune de chrome, l'iris bleu ; l'oxygène
surtout ; existent aussi les glaçons de l'océan glacial,
l'ours blanc existe, matriculé comme fourrure
il existe, condamné à sa vie ;
et la minichute du martin-pêcheur dans les ruisseaux bleu gel

de mars existe, si les ruisseaux existent ;
si l'oxygène dans les ruisseaux existe, l'oxygène
surtout, existe surtout là ou les sons – i
des cigales existent, surtout là où le ciel
de la chicorée existe bleu d'outremer dissous dans

l'eau, le soleil jaune de chrome, l'oxygène
surtout ; pour sûr il existera, pour sûr
nous existerons, l'oxygène que nous respirons existe,
œil de feu couronne de feu existent, et l'intérieur
céleste du lac ; une anse enclose
d'un peu de jonc existera, un ibis existe
et les mouvements de l'âme insufflés dans les nuages
existent, comme tourbillons d'oxygène au tréfonds du Styx

(p.25)

•

•

•

•



et ligne après ligne / and line after line

Hart Crane



Arfuyen, 2015

L'œuvre poétique

Traduction de l'américain par Hoa Hôi Vuong

[*extrait*]

• CAP HATTERAS

[...]

Les astres ont labouré dans nos yeux les vieilles convictions
Propres à l'amour ou à la haine, à la naissance, – sursis des nations...
Mais qui aura tenu ces hauteurs plus sûrement que toi,
Ô Walt ! – Tes ascensions me surplombent, toi en moi,
En cette heure où, élégiaque, aux jonctions, ici, de la vitesse
Et de la vaste éternité, tu commandes au grain qu'il renaisse !
L'humus compétent, l'herbe probable, – ce labeur
De vagues lavant le piédestal de l'Everest, ont l'heur
Non moins que toi, dans leur pur élan natif, de répondre enfin
Aux plus profonds sondages ! Ô, levé d'entre les défunts,
Tu apportes un compte et un pacte, lien nouveau,
De fraternité vivante !

[...]

The stars have grooved our eyes with old persuasions
Of love and hatred, birth,—surcease of nations...
But who has held the heights more sure than thou,
O Walt!—Ascensions of thee hover in me now
As thou at junctions elegiac, there, of speed
With vast eternity, dost wield the rebound seed!
The competent loam, the probable grass,—travail
Of tides awash the pedestal of Everest, fail
Not less than thou in pure impulse inbred
To answer deepest soundings! O, upward from the dead
Thou bringest tally, and a pact, new bound,
Of living brotherhood!

(p.176/177)



A black and white portrait of Robert Musil, an elderly man with thinning hair, wearing a suit and tie. The portrait is framed by a thin green border.

ROBERT MUSIL

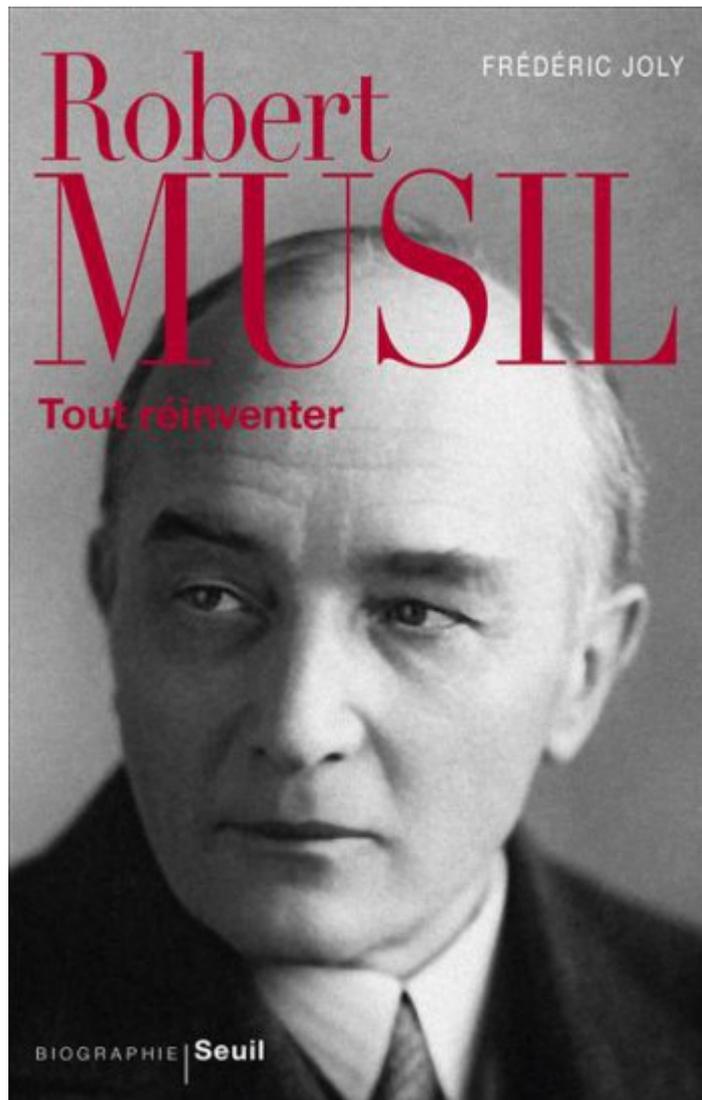
ÉCRIVAIN, PHILOSOPHE,
INGÉNIEUR & DRAMATURGE AUTRICHIEN
(1880-1942)

Extrait de *Journaux, tome 1 – 31 août 1911*

Tu marches au milieu de ce peuple dont, si étranger qu'il te soit, tu fais malgré tout partie. Tu vois leurs plaisirs, leurs occupations, ils ont élevé des statues. Ton opposition ne se réduit plus à cette humeur générale, foncière, à partir de laquelle nous agissons d'ordinaire, c'est une opposition détaillée, liée à la vie, par toutes sortes de fibres subtiles.

Une forêt féerique, de vieux troncs de mélèzes à la toison délicate, sur une pente verte. À un certain endroit, le ruisseau rejaillit sur un rocher comme un grand peigne d'argent. [...] Je ne cessais de songer que je serais bientôt couché mort, là, parmi les anémones, les nem'oubliez-pas, les orchis, les gentianes, les oseilles des Alpes (d'un brun-vert merveilleux).





CONSULTER LE SITE DE L'ÉDITEUR

| © <http://www.seuil.com/livre-9782021100051.htm>

Robert Musil, cet « esprit d'une énorme complexité, clair et aiguisé comme une lame, un écrivain marqué d'une empreinte positivement latine » (Hermann Broch), naît en 1880. C'est en 1940, en Suisse, en pleine Seconde Guerre mondiale, qu'il fête son soixantième anniversaire ; en exil, obligé de partager le sort de ses lecteurs et de ses rares et fidèles soutiens, tous chassés d'Autriche et d'Allemagne. Dans cette suite de chiffres (1880, 60, 1940), banale mais parfaite, l'écrivain se plaira, avec ironie et amertume, à voir un signe, le « signe d'une fin ». Et, de fait, la fin était bien proche. Tant avait été si difficile, et souvent même proprement insupportable, la dernière décennie de cette existence. Et tant cette trajectoire existentielle demeura liée, à son corps très défendant, aux catastrophes de son temps.

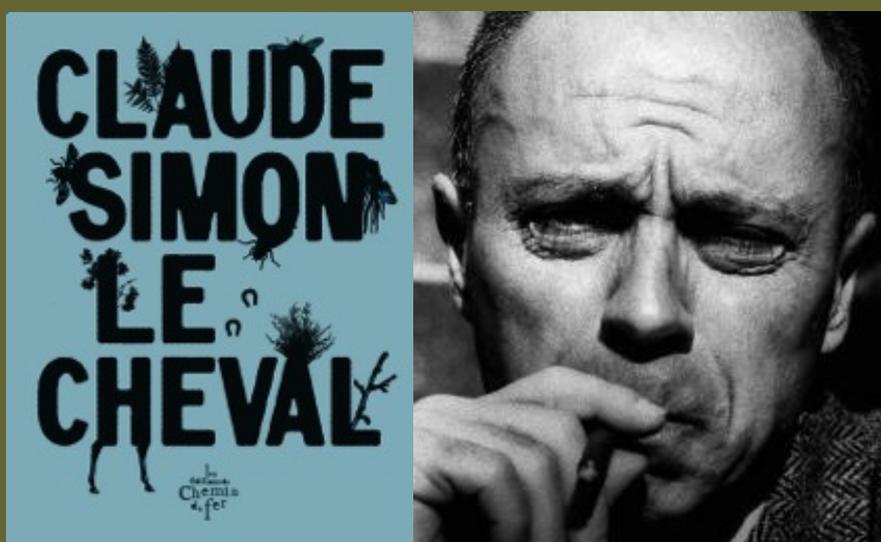
(Frédéric Joly, *Robert Musil, Tout réinventer*, Biographie/Seuil, 2015, p.9)





LIVRES

[●●●●●●●●●● Poésie | Littérature Photographie | Arts plastiques ●●●●●●●●●●]



Claude Simon Le Cheval

couverture dessinée par Pauline Nunez

LES EDITIONS DU CHEMIN DE FER

2015

■ <http://www.chemindefer.org/catalogue/styled-83/styled-84/1-auteur-claude-simon.html>

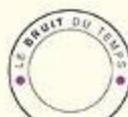
Puis ce fut le jour, filtrant par les interstices de la porte de la grange, d'un blanc gris, chargé d'eau comme les vêtements trempés dans lesquels nous nous étions endormis parmi l'odeur des foins séchés, la lourde et féminine odeur de l'été aboli, des jours morts, et nous retrouvâmes du même coup la fatigue, collée, incrustée à nos membres au point qu'elle semblait en être inséparable, inséparable du moindre mouvement, de nos visages sales et mal rasés apparus dans un bout de miroir suspendu à la diable au-dessus d'un baquet, nos sales gueules bouffies par le manque de sommeil, blafardes, avec leur poil noir, leurs broussaille de cheveux encore pleins de paille, leurs paupières rougies, et cette espèce de dégoût, de lassitude, de répulsion à retrouver une fois de plus, au-delà de la fatigue, au-delà de leur propre flétrissure cette flétrissure de la vie elle-même, cette ignominieuse et désespérante flétrissure des hommes, du monde, installée, irrémédiable : la guerre.

----- **extrait**
(p. 16)

2015/2016 PARUTIONS

philippe jaccottet

PHILIPPE JACCOTTET
PONGE, PÂTURAGES, PRAIRIES



Ponge, pâturages, prairies

Le Bruit du Temps | 2015

Philippe Jaccottet a bien connu Francis Ponge, rencontré juste après la guerre à Paris, alors que lui-même travaillait pour l'éditeur suisse Mermod qui publia notamment *Le Carnet du bois de pins* et d'autres écrits de l'auteur, déjà reconnu, du *Parti pris des choses*. De l'admiration qu'éprouvait le jeune poète pour son aîné, qu'il allait souvent voir rue Lhomond dans ses années parisiennes, est née une amitié qui s'est poursuivie, malgré l'éloignement géographique, jusqu'à la mort de Ponge, en 1988. Le présent livre réunit deux textes, écrits à la suite de cette disparition, et une postface, écrite en 2013. Le premier de ces textes, publié dans le numéro d'hommage de la NRF en 1988, relate la cérémonie au cimetière de Nîmes, étonnamment modeste pour un écrivain si glorieux. Jaccottet y est frappé par la lecture, au cours de l'office d'un psaume de David, « *L'éternel est mon berger, il me conduit dans de verts pâturages* », et d'un poème de Ponge, *Le Pré*, qui semblent se répondre à travers les siècles. Et, à partir de là, il s'interroge sur le devenir de la parole poétique. Le second texte, écrit peu après le premier mais qu'il ne se résolut longtemps pas à publier, approfondit la réflexion sur ce qui le sépare de Ponge, admirateur de Malherbe et hostile à toute ouverture vers ce qui est hors de portée, vers l'invisible. Ce faisant, il est amené, plus ouvertement peut-être qu'il ne l'a jamais fait auparavant, à préciser, tout au long de ces cinq chapitres, le cœur même de sa poétique propre et de ce qui lui apparaît comme le critère ultime : quelle parole (ou quelle musique) nous semble « tenir », face à la mort, et pourquoi. Comment définir ce qu'il nomme « *l'énigme du pur* » ? Ce qui le conduit à donner des exemples, et évoquer les modèles qui furent les siens, Rilke, Hölderlin, Rimbaud, Dante, Shakespeare mais aussi tel haïku de Buson qu'il rapproche d'un des plus fameux poèmes de Goethe.

----- LE BRUIT DU TEMPS

| http://www.lebruitdutemps.fr/_livres/Ponge%20paturages%20prairies/Index.htm



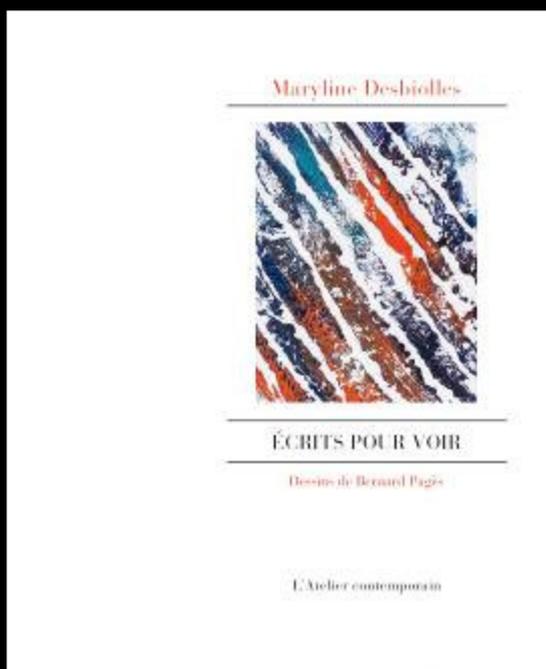
Francis Ponge

N'empêche : cette façon qu'a eue Francis Ponge de batailler toute sa vie, de se ramasser sur lui-même comme un bélier (au sens animal et au sens militaire du mot) et de foncer, aux dépens de ses meilleurs amis quelquefois (sur le seul plan, bien sûr, des idées et des goûts), de provoquer l'adversaire, de claironner des défis, voire des formules pas nécessairement convaincantes ; cette façon aussi de faire feu de tout bois, au risque de lasser ou d'exaspérer le lecteur, cet orgueil extrême (peut-être une arme contre de profonds doutes), cette intolérance excessive (compatible avec les plus généreux enthousiasmes) ; ces détours, ces redites, ces complications aussi, jusqu'au maniérisme ; tout cela, cette belle bataille (toujours, en tous cas, courageuse, virile, à visage découvert), n'était-ce pas la faute de ces trente siècles dont chacun semble nous avoir éloignés un peu plus de « cette espèce d'instinct à la fois naïf, enfantin et sage », pour essayer de retrouver autrement, tant bien que mal et presque de force, l'herbe « vraie », la « vraie » verdure originelle ? Parce qu'on ne pouvait faire à moins ?

----- **extrait**

(pp. 16/17)

Maryline Desbionnes



Écrits pour voir

[Dessins de Bernard Pagès]

L'Atelier Contemporain | 2016

Il faut miser pour voir. Savoir jouer, ruser, cacher, mais aussi dévoiler son jeu, s'attendre à perdre, à gagner, réfléchir, avoir des coups de tête, de la chance, se recueillir, tout dépenser.

Ne pas retenir quelques mots bien au chaud pour l'hiver, dans son bas de laine pour les temps de disette. Tout dépenser. Il faut à chaque fois écrire toutes voiles dehors, au risque de se trouver fort dépourvu quand la bise n'est pas venue.

Je ne connais rien de plus difficile que ces commandes d'un « petit texte » pour une exposition de peinture, le travail d'un sculpteur. Car jamais de moi-même je n'irais me fourrer dans pareil pétrin (encore qu'il est tentant de mettre ses mains dans la pâte qui finira par s'échauffer et lever, mais c'est une autre histoire). Il s'agit qu'on m'invite à jouer, et si le jeu est engageant, je ne peux m'empêcher de dire chiche et de jouer à perdre haleine, me fiant à l'excitation, à l'emportement, et croisant les doigts pour qu'à la fin je puisse enlever le bandeau que j'ai sur les yeux et reconnaître ce que j'ai cru toucher.

Textes à propos des artistes : Siah Armajani, Marc Barani, Fabienne Barre, Georges Braque, Gaston Chaissac, Gustave Courbet, Valérie Favre, Piero della Francesca, Rebecca Horn, Shirley Jaffe, Le Corbusier, Fernand Léger, Alberto Magnelli, Robert Malaval, Henri Matisse, Sarah Moon, Bernard Pagès, Nigel Rolfe, Pierre Soulages, Nicolas de Staël, Félix Vallotton, Apichatpong Weerasethakul, Tatiana Wolska.

----- 4^{ème} DE COUVERTURE

L'ATELIER CONTEMPORAIN | <http://editionslateliercontemporain.net/collections/essais-sur-l-art/article/ecrits-pour-voir>



Maryline Desbiolles

NOTICE BIOBIBLIO | MARYLINE DESBIOLLES

Maryline Desbiolles est née à Ugine en Savoie en 1959. Après ses études à Nice, elle fonde en 1980 la revue littéraire « Offset », puis en 1990 « La Métis », une revue consacrée à la littérature et aux arts plastiques. Elle embrasse la carrière de romancière dans les années 80.

La Seiche, roman culinaire, publié en 1998, la fait remarquer. Suit *Anchise*, publié l'année suivante et consacré par le Prix Femina, où elle se glisse dans la peau d'un patriarche touché par le deuil de la femme aimée. *Le Goinfre*, en 2004, traite de la fuite en Italie d'un assoiffé dans une ambiance de violence silencieuse. *Primo*, 2005, la ramène vers ses origines italiennes, plus précisément vers son admirable grand-mère qui a par deux fois perdu un fils à bas âge. Elle évoque les habitants du quartier de l'Ariane dans *C'est pourtant pas la guerre*, 2007. *Les Draps du peintre*, 2008, évoque Jean-Pierre Pincemin, une figure importante de la peinture abstraite, *Une femme drôle*, 2010, s'intéresse à Zouc, célèbre humoriste, *Le beau temps*, 2015, ressuscite Maurice Jaubert.

| <http://editionslateliercontemporain.net/mot/maryline-desbiolles>

Il faut du temps pour voir, je ne dis pas pour comprendre comment les choses s'organisent, se combinent entre elles, du temps pour voir. Rien n'est plus passionnant que de revenir au même endroit, que d'arpenter toujours le même chemin, de mesurer les accidents de terrain, et surtout de voir ce qui n'y était pas la veille, de connaître les changements, les changements infinis qui ne manquent pas de se produire, de donner au lieu une chance de n'être pas un décor. Jean Paulhan, à qui l'on demandait quel conseil il donnerait à un jeune homme ou une jeune fille qui s'intéresserait à la littérature, répondit : « Eh bien, je lui conseillerais de ne prendre qu'un auteur ! [...] Un seul auteur, qu'il épuisera, dont il lira l'œuvre tout entière. Qu'il y passe un an s'il le faut ou deux ans. »

----- **extrait**

(p. 18)

Voilà ce que je mange en même temps que la panzanella où la mie de pain adoucit la crudité des tomates et vante ses mérites. Voilà ce que je mange dans le petit restaurant de la rue qui monte et les mots ne sont pas encore formés, mélangés à la mie de pain, langés d'huile d'olive, je mange la promesse des mots qui s'émanciperont de la mie. Pas des mots crus mais pas cuits non plus, surtout pas cuits, pas des mots confits, des mots émancipés de la tiédeur des langues maternelles, de la tiédeur du lait qui retient de crier, je mange la promesse des mots encore hirsutes, rétifs, encore étonnés d'être portés au jour.

----- **extrait**

(p. 31)





● ● ● **CLAIRVISION**

PETITE ANTHOLOGIE D'ÉCRITS CONTEMPORAINS
SUR LES ARTS VISUELS & AUDIOVISUELS
(CINÉMA, ART VIDÉO...)



Musée du Cinéma de Turin, 2014 | © Nathalie Riera

JACQUES SICARD

Notes monochromes

JACQUES RIVETTE, *SON & TEMPS*



La voix du benshi, ce récitant du premier cinéma japonais qui légendait dans l'ombre les images muettes. Celles qui s'expriment en portugais non traduit et animent le mouvement brownien des images noires du *Blanche Neige* de João César Monteiro. Le phrasé égotant, névrosé mais chéri, d'Archie Shepp au sax ténor dans *Blasé*. Sur le bout de la langue de Beckett, le fourmillement expirant du "mot de la fin". *La Quinta del Sordo*, la chambre sourde de Goya, qui bat au rythme de quatre fois par éternité et qu'un noir figuré par lui-même, c'est-à-dire dont les figures paraissent s'auto-dévorant, peuple de son pas la scansion. Qu'ont donc en commun ces exemples ? Ce sont des sons devenus temps. Temps en tant que laps célibataires, détachés du train de nuit de la vie.

&

Qu'on le décloque le crucifié et le rende à la vie oubliable des mille prophètes de son temps. Le nôtre, qu'il inspire, alors saisi d'un ample mouvement à rebours, rejoindra les limbes. Rien n'aura eu lieu. L'uchronie apaise la respiration, comme le fait un air coulis d'hiver à pies. Le craquement du bois d'où les clous mystiques sont extraits ou l'antalgique sifflement du vent sous la porte. Encore de ces sons qui sont des secondes. Du temps sans aiguilles. De la durée non comptée. Grain de mauvaise volonté, refusant de choisir entre le sable contenu dans le sablier et le sable qui trame le verre du sablier.

&

Ce qui compte dans ces films, c'est le son. Produit par la suite ininterrompue des plans-séquences, comme sans fin le noir s'ajoute à lui-même. Produit par le temps. À travers les dialogues et les décors, les situations, les répétitions en leurs variantes, le laci des trajectoires, l'interchangeabilité des rôles, la distance des acteurs aux rôles, etc. Ce qui importe, c'est le bruit scintillant de cymbales échappées des mains soucieuses, trop soucieuses, de reconstruire un monde selon leurs convenances, et donc tenues aux détails, à la minutie, à l'obsessionnel, à la folie. Ce qui intéresse chez Jacques Rivette, c'est la singularité du temps qui infuse un son au goût de temps par terre.



DELPHINE SEYRIG



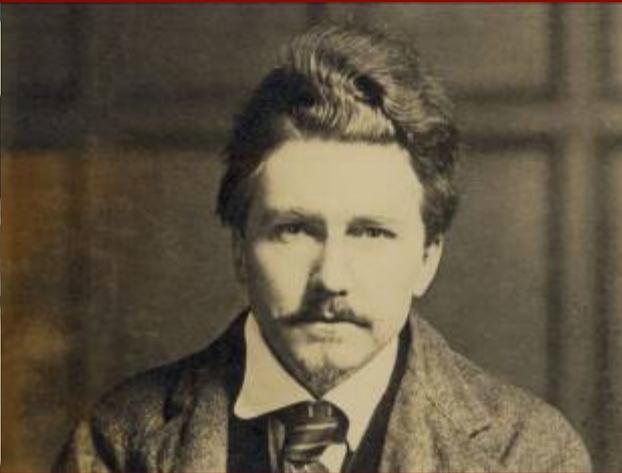
Penser que les plumes de cette parure sont d'un corbeau, aide à comprendre pourquoi dans les temps mythologiques elles étaient blanches : elles étaient destinées à faire corolle au visage de Delphine Seyrig. Elles ne paraissent noires qu'en raison de l'extrême pâleur de sa peau. Le photogénique éclat salin de son aigue morte de peau. Au fond étymologique de Marienbad, on entend la mer. Cioran écrit qu'au jugement dernier, on ne pèsera que les larmes. En d'autres termes, à cette heure arrêtée, on pèsera le poids de sel que contiennent les larmes et chacun devra acquitter la gabelle du ciel. Je me souviens de vous. Je me souviens de votre surprise désarmée lorsque vous avez pris la dernière plume et que de la prendre, vous avez perdu. Le mélodrame est toujours la conséquence d'un faux mouvement. L'amour est toujours l'assurance de vivre faux. Habiter une vieille maison pleine de chats capricieux. Entendez-vous les brassées de sel que soulève la houle marine ou l'humeur vitrée des yeux ? Après tout, nous ne nous voyons jamais qu'à travers des larmes. L'histoire même du cinéma. Les trucages simples de l'enfance du cinéma : dans un cadre, il y a un personnage et puis il a disparu. C'est de pleurer et pleurer. On ne sait jamais. La mort est toujours l'effet d'une faute d'interprétation.







UNE LECTURE DE CLAUDE MINIÈRE



Ezra Pound *Posthumous Cantos*

Carcanet éditeur (Manchester, U.K.)



Les actes de beauté d'une femme

Après le Canto 116 (« une infime lune, frêle flamme/ pour nous guider à nouveau/ vers la splendeur »), on ne trouvait de Pound que notes, esquisses et fragments. La troisième édition des Cantos, chez Flammarion, en 2013, nous en donnait cinq pages, dont le fragment daté de 1966 :

« *Que ses actes*

les actes de

beauté d'Olga

restent en mémoire

Son nom était Courage

... »

On doit à Massimo Bacigalupo, inlassable présentateur de Pound, l'édition des Posthumous Cantos, d'abord publiés dans un volume bilingue Chez Mondadori (Milan) en 2002 et aujourd'hui plus accessibles (dans la seule langue originale) chez CARCANET, vaillante «petite» maison d'édition sise à Manchester. Parmi les 150 pages de l'ouvrage se placent sous la rubrique Lines for Olga 1962~1972, «Lignes (ou vers) pour Olga», dernière section du volume. Olga Rudge : la compagne d'Ezra, qui l'abrita dans sa maisonnette de Venise au long des dix dernières années de la vie du poète.

Ezra revoit leur rencontre ; les luttes dans l'adversité ; les courses de la violoniste, au sortir d'un concert, sa robe de soirée rapidement pliée, pieds nus, dans la nuit, sur le sentier rocailleux au dessus de Rapallo, pour rejoindre son amant... Les détails lumineux, les «actes de beauté», que le poète tient à enregistrer :

« à elle l'héroïsme de bâtir sur le sable »

...

« Olga toujours

à faire renaître le bon

quel qui soit

qui était en moi »

...

« Pour sa perception des êtres »

Revoir un trajet, fidélité et infidélités, les actes d'une femme, et vouloir que ce soit écrit, par exemple pour un dimanche, une fête, un anniversaire. Et pour «corriger» et compléter les Chants.

À CONSULTER Poezibao

| © <http://poezibao.typepad.com/poezibao/2016/01/note-de-lecture-ezra-pound-posthumous-cantos-rassembl%C3%A9s-et-pr%C3%A9sent%C3%A9s-par-massimo-bacigalupo-par-clau.html>

Les Carnets d'Eucharis

●●●●● Poésie | Littérature | Photographie | Arts plastiques ●●●●● 2015



N°40 (hiver 2014) – N°41 (printemps 2014) – N°42 (été 2014)



N°43 (automne 2014) – N°44 (hiver 2015) – N°45 (printemps 2015)



N°46 (été 2015) – N°47 (automne 2015) – N°48 (hiver 2016)

© NATHALIE RIERA

[FEUILLETER LES CARNETS NUMERIQUES]

Les Carnets d'Eucharis / CALAMEO |

© CLIQUER ICI : <http://www.calameo.com/subscriptions/37620>

| 2008-2016 | Revue numérique Les Carnets d'Eucharis | ISSN : 2116-5548 |



ABONNEMENT 2016 SOUSCRIPTION



Les Carnets d'Eucharis (PORTRAITS DE POÈTES – Vol. I, 2016)

Format : 160 x 240 | 208 pages
+ **PORTFOLIO** | Cahier visuel & textuel de 8 pages
ISSN : 2427-5123 | ISBN : 978-2-9543788-3-1
France : 24 € (frais de port compris)



(COMITÉ DE RÉDACTION)

Nathalie Riera, Claude Darras, Richard Skryzak, Tristan Hordé,
Angèle Paoli, Béatrice Machet, Sabine Péglion, Gérard Larnac,
Brigitte Gyr, Myrto Gondicas, Eva-Maria Berg, Martine Konorski, Patricia Dao



(RÉDACTION & SIÈGE SOCIAL)

L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis
L'Olivier d'Argens - Chemin de l'Isle - BP 90044
83521 ROQUEBRUNE-SUR-ARGENS CEDEX
CONTACT : nathalriera@gmail.com

(ABONNEMENT/SOUSCRIPTION)

NOM/PRENOM :

.....

ADRESSE :

.....
.....
.....

CODE POSTAL /VILLE :

.....

MAIL :

Je souhaite

■ faire un don de soutien à *L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis*
Je verse la somme de : _____ €

■ un simple abonnement à la Revue annuelle *Les Carnets d'Eucharis*

24 € (France – frais de port compris)

29 € (Étranger – frais de port compris)

Prix de l'abonnement annuel : 19 €

(+ frais de port à ajouter : 5 € France – 10 € Étranger)

PREMIER NUMÉRO :

Année 2013

[Susan Sontag]

22 €, frais de port compris

DEUXIÈME NUMÉRO :

Année 2014

[Carnet 2]

22 €, frais de port compris

TROISIÈME NUMÉRO :

Année 2015

[Paul Auster]

22 €, frais de port compris

QUATRIÈME NUMÉRO :

Année 2016

[Portraits de poètes – Vol. I]

24 €, frais de port compris

Je vous adresse le montant total de : _____ €

■ par chèque à l'ordre de

L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis

Les Carnets d'Eucharis

de langue et d'encre
vibrations
Les Carnets d'Eucharis

N° 48

●●●●●●●●

© Choix des textes & des photos
& conception du carnet
NATHALIE RIERA

hiver 2016